

Souvenirs affectueux d'Alexandrie

Françoise Vanhemelryck

Le soir du 30 novembre 2002, je m'étais calée devant la télévision, impatiente de suivre en direct la panthéonisation d'Alexandre Dumas.

Ce soir-là, les cendres du *géant* Alexandre allaient rejoindre l'Olympe des *grands hommes* de la France, où l'attendaient déjà celles de son ami et confrère ès lettres, Victor Hugo, panthéonisé lui aussi, cette même année du bicentenaire de leur naissance (1802-2002). Escorté d'une multitude de figurants et de comédiens incarnant les personnages romanesques ou interprétant une scène d'un des drames de cet écrivain longtemps méconnu et enfin reconnu comme une figure de proue du romantisme français et de la littérature du XIX^e siècle, le cercueil allait traverser en grande pompe les rues de la Ville lumière.

J'avais lu le compte rendu de l'émission et du déroulement de la cérémonie et je me réjouissais de pouvoir y assister télévisuellement. Mais était-ce le blablatage journalistique ou le tapage médiatique, le tangage entre la carnalisation et la glamourisation de l'événement, ou encore le va-et-vient incessant du reportage entre la liesse populaire sous le ciel ouvert de Paris et le huis clos dans un des studios de France 2, où on avait rassemblé quelques dumassiens un peu trop encenseurs ou érudits, ... le fait est que, peu à peu, mon enthousiasme se tempéra, puis s'évapora pour s'éthérer tout à fait lorsque le président de la République se complut dans un discours dithyrambique, gonflé et interminable.

J'éprouvais un étrange malaise dû au sentiment à la fois d'un trop-plein (d'images, de commentaires, de gestes, de simagrées protocolaires, que sais-je encore...) et d'un trop-vide (dans le cercueil, dans les regards, dans les paroles). J'ai fermé le poste, noirci l'écran et je me suis recueillie dans mon *for* intérieur, où du choc des contrastes a jailli l'idée de vous confier à vous, chers lecteurs de *Romaneske*, dans quelles circonstances pour le moins singulières, peut-être même exceptionnelles, j'ai fait la connaissance d'Alexandre Dumas, quel éclairage différent et révélateur ont jeté sur lui des personnes rencontrées sur mon chemin, le long de mon itinéraire initiatique, comment et pourquoi cet écrivain est devenu et demeure pour moi le symbole de la fureur de vivre et de la créativité littéraire et culinaire.

Une pour toutes, toutes pour une

Abstraction faite de mon géniteur biologique et de l'obstétricien qui m'aida à venir au monde, Alexandre Dumas a été le premier homme dans ma vie.

Lorsque je naquis en septembre 1955, ma mère était incurablement atteinte de tuberculose pulmonaire. Consciente de son état critique et du contravis médical, conjugal et familial qu'elle était sûre de devoir affronter, elle avait caché sa grossesse aussi long-

temps que possible. Nichée au creux de son corps, je m'étais gardée toute petite pour que personne ne puisse l'empêcher de me donner la vie.

Aussitôt née, on m'isola, on m'observa, on m'examina de tous les côtés, de l'extérieur et de l'intérieur et on me jugea *miraculeusement* en parfaite santé. Âgée d'un demi-mois à peine, je pus donc quitter l'hôpital et entrer... au couvent. Maman avait obtenu d'une ancienne amie de pensionnat, devenue supérieure nationale des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (aussi appelées sœurs de charité ou *cornettes blanches* à cause des impressionnantes coiffes qui les caractérisaient vestimentairement), que je sois recueillie au sein de la petite communauté résidant à Halle. Cinq sœurs m'y attendaient, prêtes à prendre soin de moi, à me pouponner, cajoler, chouchouter, dorloter à qui mieux mieux. Trois étaient néerlandophones, deux francophones, dont « Masœur supérieure » (en fait, c'est « ma sœur » qu'il faudrait écrire, mais je ne parviens pas à séparer orthographiquement ces mots phonétiquement soudés dans ma tête).

Lorsque j'eus trois ans, « Masœur » me fit conduire à l'école maternelle, afin de me socialiser un peu. Cette année 1958 marqua aussi mon entrée dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire ce moment charnière où on prend conscience des êtres et des objets qui vous entourent, où leurs contours se précisent et où on commence à structurer des impressions et à enregistrer des expériences pour le long métrage de la mémoire. Cette année fut aussi celle de l'arrivée d'une nouvelle sœur : sœur Marguerite. Elle nous venait de la maison-mère d'Ans et était francophone. C'était de loin la benjamine du gynécée : née en 1920, elle n'avait *que* 38 ans, alors que les autres consœurs avaient toutes dépassé la cinquantaine. Margot, comme elle se fit appeler par nous toutes, se mit d'emblée à me raconter les aventures des *trois mousquetaires qui étaient quatre* et à me parler de leur papa, un certain Alexandre Dumas. Margot fit ma conquête en un minimum de temps et bientôt me monopolisait, au grand dam des autres membres de la compagnie...

Quelques mois après l'arrivée de Margot, sœur Anna, la doyenne d'âge et la cuisinière attitrée de notre maisonnée sororale, disparut. *Notre Seigneur* l'avait rappelée à lui dans sa demeure céleste, me confia Masœur et je m'imaginai sœur Anna bienheureuse dans une belle résidence spacieuse, là-haut dans les nuages...

Margot prit sa place aux fourneaux. Elle jubilait et sortit des rayons de sa bibliothèque personnelle un très gros livre : *Le Grand dictionnaire de cuisine* d'Alexandre Dumas.

Chaque jour, Margot se révélait plus virtuose que la veille. Elle transformait les aliments qui passaient dans ses mains, en chefs-d'œuvre de haute gastronomie. Elle jonglait avec les épices et se créa dans l'arrière-cuisine une véritable odorothèque. Elle s'amusait aussi à varier les couleurs des repas et combinait les mets en harmonie avec les saisons ou en accord avec ses humeurs personnelles. La plupart du temps, les menus prenaient des tons multicolores et excitants, mais il y avait aussi des jours où tous les services (toujours au nombre de trois : potage, plat principal, dessert) restaient de teint unicolore et mat.

Masœur laissait faire et moi, je m'épatais devant toutes les merveilles que Margot faisait sortir aussi spirituellement du livre de Dumas et plus matériellement de ses propres marmites et casseroles. Ce n'est pas que j'aimais tant ce qui aboutissait sur mon assiette, car la cuisine de Margot était relevée et ne correspondait pas à mes goûts d'enfant, mais j'étais visuellement et olfactivement hypnotisée par le spectacle de prestidigitation et de magie culinaire auquel j'assistais. Margot m'appelait *Fanfan* et lorsqu'elle criait « *en garde, Fanfan !* », je savais que l'heure de la représentation avait sonné.

En matière de repas, Mascœur avait fixé deux règles : la première était qu'il fallait manger de tout sans être forcée de tout manger ; la seconde était qu'il fallait toujours rester quelque peu sur sa faim, ne jamais manger à satiété. Ce qui amenait Margot à prendre des *acomptes*, à manger (presque) quotidiennement ma portion de potage (elle en savait mon dégoût) et à déclarer ensuite, sans aucune vergogne, à Mascœur que « la petite avait déjà eu sa soupe ». Ce qui nous arrangeait bien toutes les trois : Margot s'était assuré une ration (plus que) suffisante, j'avais échappé à la mienne et Mascœur ne devait gronder ou réprimander ni l'une ni l'autre de ses filles.

En matière de boissons, la règle était simple : on ne buvait que de l'eau. Comme Dumas. Sauf (puisqu'il y a toujours une exception à toute règle) quand on « recevait ». Comme Dumas. Alors, mes sœurs buvaient du vin et nous dînions avec nos invités au parloir, où vieillissaient ensemble une grande table ovale dont les pieds se terminaient en têtes de lion, et des chaises lourdes, si lourdes que je ne parvenais pas à les déplacer. Nos invités à nous, c'étaient Monsieur le Doyen ou Mascœur Visitatrice, qui venaient nous « voir » régulièrement. Mes sœurs buvaient aussi du vin à chacun de nos anniversaires (le mien y compris), sauf à celui de sœur Thérèse dont la date tombait toujours *par hasard* et par hasard *toujours* « quelque part » dans le Carême, période durant laquelle Jésus ne supportait pas que l'on mange et que l'on boive, m'expliqua Mascœur. Je demandai *pourquoi*, mais je ne reçus pas de réponse.

Le matin de mon cinquième anniversaire, Margot me remit une grande boîte métallisée remplie d'un assortiment de biscuits et de petits fours à distribuer en classe. Un cadeau de Dumas, précisa-t-elle... Lorsque la maîtresse me demanda, au moment de la distribution, de qui venaient ces friandises exquises, je répondis : « Dumas ». *Juffrouw* Caroline dut comprendre « mama » et me flatta d'avoir une maman si experte en confiserie.

En vérité, maman se consumait dans un sanatorium suisse. Le 25 mars 1964, elle s'éteignit. Le lendemain, Mascœur ordonna à Margot de faire mes valises. Une semaine après, mon père vint me chercher. Dans mes bagages, j'emportais (à mon insu) *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *Le Masque de Fer*, *Joseph Balsamo*, *La Collier de la reine*, *La Reine Margot* et une dizaine de pages impitoyablement arrachées du *Grand Dictionnaire de cuisine* sur lesquelles se lisaient les recettes de mes plats, confitures et desserts préférés, avec en marge quelques annotations brouillonnes (de la main de Margot) concernant les mesures à respecter, certains procédés à adapter ou à modifier, certains ingrédients à remplacer ou à supprimer.

Les trois M... arguerite

Après notre séparation, six années avaient passé.

J'avais lu tous les Dumas que Margot m'avait offerts en cadeau d'adieu et je l'y avais retrouvée au fil des intrigues et à travers les personnages : son élan, sa générosité, sa témérité, sa verve, sa volubilité, sa faconde, sa fébrilité, son étourderie, ses caprices et lubies. En lisant Dumas et en effeuillant *ma* marguerite, j'avais fini par comprendre que Margot était un de ces êtres qui vivent par procuration, qui s'attribuent la vie des autres, faute de pouvoir vivre la leur. Un de ces êtres *illimités* pour qui il n'existe pas de frontière entre le rêve, la fiction et la réalité.

1870 - 1920 - 1970

Cinquante plus cinquante égalent cent.

En effeuillant *ma* marguerite...

(Advertisment – Encart publicitaire)

Le 5 décembre 1970, cent ans, jour pour jour, après le décès d'Alexandre Dumas, alors qu'elle venait d'avoir 50 ans, Margot se donna la mort.

Je suis allée à son enterrement. Il faisait froid à l'église. Il faisait plus froid encore au cimetière. Il faisait horriblement froid dans mon corps. Quelques jours plus tard, je tombais gravement malade. Le médecin diagnostiqua une broncho-pneumonie.

Ne pouvant être soignée au domicile paternel, je fus transportée chez la sœur cadette de maman, Tante Marie, alias TanMi. TanMi hébergeait alors (temporairement) son aînée de deux ans, Tante Germaine, alias Manie, qui devait son sobriquet à un perfectionnisme invétéré. Comme l'une ne travaillait plus et que l'autre n'avait jamais travaillé, elles pouvaient se relayer à mon chevet et me veiller jour et nuit.

Au début, je ne voulais rien savoir d'elles. Je me retranchais dans le silence. Je me barricadais dans le chagrin. Je m'emprisonnais dans le remords. Je m'abandonnais à la maladie. Je désirais m'engloutir, couler à fond. Mais TanMi et Manie tenaient (déjà) à moi et elles tenaient bon. Elles ne voulaient pas lâcher prise et s'appliquèrent tant et si bien que mon corps guérit pour ainsi dire malgré moi.

Alors commença la deuxième phase du sauvetage. Après m'avoir repêchée du naufrage physique, il fallait me tirer de ma lévitation mentale. Crever le nuage de malheur sur lequel je planais depuis la mort de Margot, me libérer de ma dépression pour que je puisse de nouveau aspirer au bonheur. Alors seulement pourrait s'amorcer la dernière phase du programme-secours. Après le *corps* et l'*âme*, ce serait à l'*esprit* de se réintégrer.

Nativement bilingues (leur mère était flamande, leur père wallon), TanMi et Manie parlaient tantôt l'une tantôt l'autre de leurs langues parentales, mais ne lisaient qu'en français. C'étaient de vraies *bibliophages*, comme elles disaient élégamment, évitant le synonyme jugé « vulgaire » de *dévoreuses de livres* et pire encore celui, tout à fait tabou, de *boulimiques livresques*.

Quand elles me jugèrent suffisamment rétablie, elles se mirent donc *naturellement* à parler littérature française et furent scandalisées d'apprendre que – hormis les deux Césbron, *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry et *Le Mystère Frontenac* de Mauriac que j'avais dû lire pour l'école – je n'avais lu jusqu'alors *que* des Dumas ! C'était absolument incroyable, voire inconcevable ! Aussi entreprirent-elles d'organiser *littérairement* ma convalescence. C'est ainsi que deux nouvelles Marguerite vinrent me rendre visite : Marguerite Duras (chère à TanMi, *entre autres* parce qu'elles étaient nées dans la même année 1914) et Marguerite Yourcenar (chère à Manie, *entre autres* parce qu'elles étaient toutes les deux végétariennes). Pour faire plaisir à Manie, je lus *L'Œuvre au noir* et j'en sortis conquise et illuminée. Pour faire plaisir à TanMi, je lus *Moderato cantabile* et j'en sortis confuse et assombrie. Je fus très surprise de la différence de ton et de style des deux écrivaines et je ne pus m'empêcher de penser que Margot et Dumas auraient probablement préféré Yourcenar...

Peu après, une troisième Marguerite fit son apparition : Marguerite Gautier, héroïne de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, œuvre que TanMi et Manie appréciaient *spécialement* parce qu'elle avait inspiré à Verdi un de ses plus émouvants opéras, *La Traviata* et *tout spécialement* parce que le rôle de la tragique héroïne avait été interprété, *incarné*, au théâtre par Edwige Feuillère et au cinéma par Greta Garbo, Yvonne Printemps et Micheline Presle, quatre actrices *légendaires* que TanMi et Manie adoraient à la folie. Pour faire plaisir, je lus donc aussi le livre de Dumas fils et il m'émut profondément.

Quant à Dumas père, alors là, plus question de le lire ! Triste et vexée de tant de hargne, je demandai à mes deux égéries pourquoi elles en voulaient tant à cet auteur que j'avais jusque-là adulé. Je fus renseignée sur-le-champ : ce n'était pas un écrivain, mais un marathonien, un gigolo de la plume, un fabricant de livres, un déformateur de l'histoire de France, un usurpateur et un profiteuse qui faisait accomplir le travail préparatoire et documentaire à l'un ou l'autre de ses *esclaves* et en *tirait* ensuite une histoire et un profit personnels.

Mais TanMi et Manie avaient chacune une raison plus égocentrique de diaboliser Alexandre Dumas. Ce qu'elles lui reprochaient surtout, c'était non pas d'aimer faire bonne *chère*, mais d'aimer trop la *chair fraîche*. TanMi, féministe militante et célibataire endurcie, reprochait à Dumas d'être un *consommateur de femmes* : il ne se gênait pas de reconnaître ouvertement avoir eu treize maîtresses (la première à l'âge de seize ans !) en un demi-siècle de *pratique* amoureuse. Manie, végétarienne acharnée mais aussi excellente cuisinière, lui reprochait d'avoir braconné et chassé toute sa vie, d'être un féroce carnivore et d'avoir privilégié, dans son fameux *dictionnaire de cuisine*, les recettes à base de viande. Et s'il n'avait été question que de chair d'animaux de boucherie *ordinaires*, elle aurait encore fermé les yeux, mais dans cet affreux traité culinaire, figuraient aussi des suggestions de préparations à base de chair d'animaux *extraordinaires* tels que l'aigle, l'âne, l'autruche, la baleine, le bison, le chien, le cygne, le dauphin, l'éléphant, le kangourou, le merle, l'ours, le pélican, le requin, le rossignol et la tortue !

À l'ouïe de ces aberrations, je fus frappée de perplexité. J'ignorais tout de ces excès et extravagances de table et de lit de mon cher Alexandre et les désapprouvai spontanément et sincèrement. À bien y réfléchir cependant, ces révélations me prouvèrent que TanMi et Manie étaient fort bien informées sur Dumas et me confirmèrent ce que j'avais déjà décelé à propos de Duras et de Yourcenar : mes tantes préjugeaient d'une œuvre à partir de données biographiques de son auteur et de leur propre vécu et (res)senti existentiels.

Pendant que je ruminais ces pensées et que j'essayais de décortiquer le problème, le chat Hadrien déambulait flegmatiquement sur l'extrême bord de la coiffeuse ou faisait ses griffes dans les flancs capitonnés de mon lit et me signifia en langage caudal que je ne devais pas trop me laisser sermonner et apprivoiser par les fées du logis, que je devais cesser de me victimiser et de me montrer si docile, que je devais revendiquer mes droits, comme lui savait si bien le faire. Je suivis son conseil de sage et avec le toupet de mes quinze ans et mes convictions inébranlables d'ex-couventine, je commençai par prêcher plus de clémence, de tolérance et de compréhension vis-à-vis de Dumas. Je reprenais à mon compte un des principes que masœur m'avait inculqués : *Ne jamais juger. Toujours essayer de comprendre, sans nécessairement approuver.*

Encouragée et soutenue par le ronronnement approbateur d'Hadrien, j'entamai ensuite mon *grand œuvre* : transformer le mépris en estime et l'aversion en respect. Je réussis si providentiellement mon opération que TanMi accepta de lire *Le collier de la reine* (après quoi elle s'empressa de me faire des compresses à l'eau de jasmin, fragrance tant prisée par Marie-Antoinette) et que Manie accepta de préparer pour le réveillon de la Saint-Sylvestre 1970-71 *un ragoût de truffes blanches et noires, des choux-fleurs frits, des croquettes de marrons, une croustade aux morilles et des asperges à la Pompadour*, d'après des recettes authentiques du *Grand dictionnaire* et pour Hadrien, ce cher *felix vulgaris vegetarius* (espèce rarissime dans les gouttières de nos régions), une terrine aux légumes (très) librement inspirée et adaptée du même fascicule.

Par espièglerie *enféminine* ou euh... féministe peut-être, mais avant tout pour célébrer ma guérison, notre armistice littéraire et le sacre de l'année nouvelle, le festin fut arrosé d'un magnum de Dom Pérignon brut millésimé, ce qui aurait déplu à Dumas qui considérait le champagne comme un *pauvre* vin (et lui préférait le bourgogne et le bordeaux, ces *riches* vins de France), mais plu à Madame du Barry selon qui *le champagne est le seul vin qui laisse la femme sobre après avoir bu*.

C'est le lendemain de ce mémorable gueuleton aux réminiscences Louis XV, que notre inoubliable Hadrien décida de quitter à son tour la chambre que j'avais désertée et de griffer ses mémoires dans le tapis de la salle à manger.

Vingt ans après

Au cours de mes humanités et de mes romanes, je n'avais pas eu l'occasion de m'épancher en classe à propos d'Alexandre Dumas. En rhétorique, mon professeur de français m'avait même ri au nez et envoyée promener lorsque je lui avais proposé de travailler sur Dumas en vue de mon examen de maturité. J'avais ressenti ce refus discourtois comme une offense à Dumas et le silence auquel on me forçait comme un manque de loyauté de ma part, un désaveu dont je me sentais secrètement coupable. Comme si Alexandre Dumas était un parent honteux dont je devais me cacher.

Dès mon enrôlement comme professeur de FL2 dans le secondaire en 1977, je me suis bien rattrapée. Dumas fut immédiatement réhabilité, encensé, cité, lu, analysé et joué. Mais c'est surtout à partir de 1987, année de mon engagement comme professeur de didactique et de littérature dans l'enseignement supérieur pédagogique (formation de régents de français), que ma passion pour Dumas a pu s'épanouir *publiquement*.

Je parlais de Dumas en superlatifs Je définissais Dumas comme un *éclairateur*, un *éclairagiste*, un *exégète*, un *amplificateur*, un *archéologue* et un *architecte* de l'histoire de France : ses pièces et romans repèrent et explorent de leurs faisceaux lumineux des zones d'ombre de l'Histoire ; ils explicitent des non-dits et les interprètent ; ils imaginent et mettent en scène ce qui *aurait pu* être, advenir, devenir ; ils reconstruisent créativement des mondes écroulés ou ensevelis ; ils recomposent librement des puzzles aux pièces égarées. Je voulais faire comprendre que les œuvres de Dumas n'étaient pas de stériles et contemplatives chroniques d'une époque, mais des épopées fertiles et dynamiques.

J'invitais les étudiants à réfléchir et à discuter de l'attitude adoptée par Dumas face à l'Histoire et qu'il exprimait en termes clairs et sans équivoques : « *L'Histoire est un clou où j'accroche mes romans* » et « *Il est licite de violer l'Histoire, à condition de lui faire de beaux enfants* ». Je précisais que les romans de Dumas, comme toute production littéraire, se suffisaient à eux-mêmes, mais qu'ils peuvent devenir – si tel est le désir du lecteur – de fabuleux guides pour des voyages fantastiques au centre des terres laissées en friche de l'enfance et de l'adolescence, ou pour le tour des mondes enfouis dans l'imaginaire et le subconscient collectif. Je faisais remarquer que certains personnages de Dumas, désencombrés de caractérisation psychologique, prennent les allures surnaturelles de ceux des contes de fées, des chansons de geste ou encore des mythes anciens et modernes, tandis que d'autres personnages, plus humains et plus complexes, se prêtent à une approche (psych)analytique. Les premiers – les *argonautes* – s'extériorisent et sont propulsés sans cesse vers de nouvelles aventures et missions, les seconds – les *egonautes* – s'intériorisent et creusent sans cesse en eux-mêmes, à la recherche de leurs racines profondes.

En mars 1990, lors d'un voyage avec une trentaine d'étudiants en Provence, j'avais inclus une excursion à Marseille et un pèlerinage littéraire au Château d'If. Dès le début de la visite de la forteresse, je m'aperçus qu'un *étranger* s'était joint à mon groupe et écoutait avec grand intérêt ce que je racontais à propos du *Comte de Monte-Cristo*, de la complexité de cette œuvre et de la personnalité plurielle du protagoniste, connotée par son double patronyme : Edmond Dantès (allusion à *Dante* et sa descente aux enfers) et Monte-Cristo (allusion au *Christ* et sa résurrection). Je crus qu'il me prenait pour une guide officielle de l'endroit, mais comme il me parut sympathique, je ne fis rien pour l'empêcher de nous suivre. À la fin de la visite, il se présenta : Franz Müller. Allemand. Responsable de l'organisation de sessions de recyclage pour professeurs de FLE. Il avait fait son mémoire sur *Kean* et connaissait bien l'œuvre dramaturgique d'Alexandre Dumas, mais beaucoup moins son œuvre romanesque. Je me présentai à mon tour. Nous étions frère et sœur.

Ce soir-là, Franz m'enleva à mes étudiants pour m'emmener dîner *Au Trésor de Monte-Cristo*, un tout petit restaurant du Vieux-Port de Marseille, où l'on servait comme plat unique et unique plat, *la bouillabaisse au sterlet* du *Grand dictionnaire de cuisine* de Dumas ! Dès mon entrée dans l'établissement, je fus séduite par l'ambiance et la créativité du décor. Au-dessus du comptoir où s'étagaient verres et bouteilles, était suspendu un cadre vitré avec une affiche du film *Le Comte de Monte-Cristo* avec Jean Marais dans le rôle-titre, et aux murs latéraux étaient accrochées des photos tirées du même chef-d'œuvre cinématographique.

L'accueil chaleureux du patron et le feu sacré de notre dévotion commune (au patron, à Franz et à moi) métamorphosèrent ce repas méditerranéen savoureux et honnête en cène édénique. Le *jus divin* (compris dans le prix du plat et versé à gogo) déliait et diluait en moi des souvenirs de lecture. Je me rappelais le passage où Monte-Cristo, de retour dans la (bonne) société, offre à manger à ses invités un sterlet de la Moskova et une baudroie du lac Fusaro. Vérification faite par après, le sterlet venait de la *Volga* et le poisson du lac Fusaro était une lamproie ! Toujours est-il qu'au terme de cette soirée, Franz m'invita à participer comme conférencière au prochain stage qu'il envisageait d'organiser en décembre 1990, à l'occasion du 120^e anniversaire de la mort de Dumas. J'acceptai sans hésiter.

Le 4 décembre 1990, je pris donc la route vers Francfort, le coffre de ma voiture bourré de victuailles et, sur le siège avant, un de mes étudiants de deuxième année, Stijn, plus doué en cuisine qu'en langue française...

Il s'agissait d'un stage résidentiel de deux jours et demi : du mardi matin 4 au jeudi midi 6 décembre. À notre arrivée à Francfort, la première journée touchait à sa fin. Elle avait été consacrée au théâtre de Dumas et allait se terminer en beauté avec un spectacle musical qui racontait la vie de l'auteur et qui était présenté par des lycéens. Une sorte de *melting-pot* de données biographiques et mythographiques. *Ganz doll und original !*

La journée du 5 décembre serait consacrée à l'œuvre romanesque de Dumas. On comptait sur moi pour quatre séminaires et sur Stijn pour un buffet inspiré du *Grand dictionnaire de la cuisine*. Pendant que Stijn, assisté du personnel habituel du « Seminarzentrum », s'affairait dans les cuisines, je fis mes exposés. Le premier de mes séminaires traitait du substrat historique dans l'œuvre de Dumas, le deuxième de la figure du héros et de l'anti-héros dans *Le Comte de Monte-Cristo*, le troisième était une analyse des stéréotypes et archétypes féminins dans *La Reine Margot* et *La Dame de Monsoreau* et le quatrième portait le titre ronflant de « Résonances et correspondances alchimiques et maçon-

niques dans *Joseph Balsamo* ».

En fin d'après-midi, je disposais d'un supplément de temps pour présenter les trois œuvres gastronomiques de Dumas : 1° *Le Grand dictionnaire de cuisine* (publication posthume de 1872), une compilation monumentale et complexe comportant non seulement des recettes de cuisine, mais aussi des anecdotes et historiettes, des souvenirs de voyage, des informations sur de grands cuisiniers et gastronomes, des menus célèbres de restaurants renommés ; 2° *Le Petit Dictionnaire de cuisine* (publication posthume de 1882), une version allégée du grand dictionnaire et 3° les *Lettres sur la cuisine à un prétendu gourmand napolitain*, un minuscule volume qui regroupe trois articles publiés séparément, du vivant de l'auteur, dans des journaux.

Après ce dernier exposé, il était temps de passer dans la salle de restauration où Stijn, coiffé d'une toque blanche sur laquelle j'avais fait broder les initiales *A. D.*, nous attendait debout derrière un long dressoir sur lequel étaient présentés les entrées, plats et desserts. Fier comme un amphitryon.

Dans *le grand dictionnaire*, nous avons sélectionné des plats aux noms évocateurs. J'avais calligraphié ces noms sur des écriteaux que Stijn avait mis en exergue devant les plateaux de service et autres récipients contenant les mets. Comme entrées, il y avait *des Artichauts farcis à la façon du Grand Condé*, *des Croustades à la Reine*, *des Oeufs pochés du Cuisinier Royal*, *des Oeufs à la Duchesse*, *l'Omelette au thon de Brillat-Savarin*. Comme pièces de résistance, il y avait *la Barbue à la Royale*, *les Brochets à la Chambord*, *le Turbot du Palais-Royal*, *la Fricassée de Poulet à la chevalière*, *les Rognons de mouton des Mousquetaires*, *les Tranches de Veau à la Duchâtelet*. Comme desserts, il y avait *la Charlotte aux poires à la Richelieu*, *le Gâteau Savarin*, *les Profiteroles au chocolat à la Régence*, *le Pudding du cabinet diplomatique*. Comme boisson, nous avons opté pour le *Johannisberg* et le *Liebfrauenmilch*, deux vins blancs allemands que Dumas appréciait beaucoup et qu'il avait qualifiés dans le grand dictionnaire comme de grands vins (distinction suprême, puisque Dumas classe les vins français et étrangers commentés en quatre catégories : les *grands vins*, les *vins fins*, les *grands ordinaires*, les *ordinaires*).

Tout au long de cette soirée festive du 5 décembre 1990, j'observais que les stagiaires faisaient copieusement honneur au buffet, mais que la plupart boudaient les viandes en faveur des poissons. J'en riais en moi-même, imaginant qu'au *Purgatoire*, Alexandre désapprouvait, mais qu'au *Paradis*, Manie se réjouissait.

Notre *performance* francfortoise eut une conséquence et un résultat aussi imprévus qu'imprévisibles. À la fin de cette année académique, Stijn m'annonça qu'il arrêterait ses études de normalien et qu'il allait s'inscrire dans une école hôtelière. *Grâce à moi et à Dumas*, il avait découvert sa véritable vocation et trouvé sa vraie voie. Et je devais bien admettre, par expérience, qu'il accordait mieux mets et condiments que participes et compléments.

Le 30 novembre 2002, le Jour de Gloire est arrivé

Ainsi donc, les jeux sont faits. L'Histoire est bouclée. Le 30 novembre 2002, Alexandre Dumas a été reçu glorieusement, par la *Patrie reconnaissante*, au temple des plus illustres défunts de la France. Son ami, Victor Hugo, l'y a précédé et l'a annoncé solennellement aux autres pensionnaires, répétant ce qu'il avait écrit en 1872, dans une lettre à A. Dumas fils.

*Alexandre Dumas est un de ces hommes qu'on pourrait appeler les semeurs de civilisation ;
il assainit et améliore les esprits par on ne sait quelle clarté gaie et forte ;
il féconde les âmes, les cerveaux, les intelligences ; il crée la soif de lire ;
il creuse le cœur humain, et il l'ensemence.*

Au moment où je termine ce texte, Dumas a réveillé pour la première fois de sa mort, au Panthéon. À l'arrivée d'Alexandre, les esprits de tous les *grands enfants* de la Patrie qui sommeillaient, s'ennuyaient, se morfondaient sous la célèbre coupole, ont dû se réveiller en sursaut et depuis lors, se régaler goulûment à écouter le *grand petit dernier* leur raconter ses voyages, ses amours, ses recettes, ses soirées gourmandes, ses pièces de théâtre et ses romans.

À ne plus jamais (vouloir) dormir ni couchés, ni debout !

Laissons-les donc s'amuser comme de vieux fous. Comme les dieux, ils ont l'éternité devant eux. Je leur envoie à tous, et à LUI en particulier, mes souvenirs affectueux.

Fanfan